



Vue de l'exposition «U+25A6» de Stéphane Dafflon présentée au Plateau, Frac Ile-de-France. PHOTO MARTIN ARGYROGLO

Stéphane Dafflon, la nuance à tout prisme

L'artiste suisse investit les murs du Frac Ile-de-France en faisant courir sur ses toiles et ses lais bigarrés de subtiles variations de couleurs.

Supprimer la touche dans une peinture, ne pas jouer du pinceau, se passer de ses traces grossières ou volatiles, se contenter d'aplats, sans bavure, sans débord ni débordement affectif. Peindre au rouleau adhésif, donc, une composition nette et précise, réglée comme une horloge suisse: telle est la charte que suit tacitement toute une bande d'artistes lausannois: Philippe Decrauzat, Francis Baudevin et Stéphane Dafflon. Au Plateau,

à Paris (XIX^e), ce dernier vient faire la démonstration que ce principe d'objectivité élargit le spectre des sensations bien plus qu'il ne le réduit.

Filtre. Supprimez le geste, que reste-t-il? Les formes et les couleurs, la surface, le cadre et le support, sans parler du lieu de l'exposition et donc de l'accrochage. Ce qui fait déjà beaucoup de fils à tirer. Trop aux yeux de l'artiste qui, du coup, va réduire le champ d'action. Les formes seront affûtées, anguleuses, jamais courbes, régulières (triangulaires rectangulaires, hexagonales ou dodécagonales). La palette, elle, s'étend vertigineusement dans une grille de nuancier qui, pour varier du jaune au magenta, passe par cent

teintes différentes, rangées en bon ordre et imprimées sur des lais de vinyle. De fait, ce n'est donc même plus de la peinture: juste des adhésifs collés murs. Ce qui laisse toute la place à la couleur, à ses dégradés, à ses variations.

Dafflon a procédé à petits pas, par ordinateur, de 10% en 10%. Il ajoute 10% de jaune ou de rouge à chaque étape. Pourquoi 10? Parce qu'en deçà, la nuance est trop infime pour qu'à l'étape de l'impression le vinyle ne vienne faire des caprices et fausser la donne. De toute façon, il jette déjà un filtre sur les teintes, comme si l'impression avait éteint un peu la brillance de l'écran à partir duquel elles ont été calibrées. Cela n'empêche pas l'œuvre de tendre dans l'espace des murs de couleurs

qui sont comme des couchers de soleil géométriques dont les rayons auraient été tirés au cordeau.

Dafflon a aussi travaillé les points de vue pour dramatiser ses nuanciers et les déployer aux yeux des spectateurs comme on dresse une rampe de lancement ou comme on déroule un tapis rouge: de manière à propulser l'engin spatial ou les invités. Il faut que tout le monde glisse sans accroc, sans paraître plombé par la gravité. Du coup, l'un des murs d'adhésifs vire en angle droit pour filer sur le mur suivant, tandis que l'autre en face se pointe dès avant qu'on arrive dans sa salle, grâce à une trouée (en forme de rectangle encore, mais biseauté) opérée dans la cloison de séparation. Les pièces se font des politesses, en

somme, et passent à leur voisine le regard d'un spectateur qui pourtant aurait tort de ne pas s'attarder: les couleurs ne s'allument ou ne vibrent entre elles qu'à partir du moment où on les fixe. Notamment sur les toiles - car malgré tout il y en a - qui déclinent une gamme chromatique feutrée de façon aléatoire: le triangle vert tendre va s'assombrir pour tirer vers l'olive puis accrocher du bleu marine qui titille une section indigo.

Transition. C'est de la peinture «poupée gigogne» qui recèle dans les limites de son cadre et de sa règle du jeu une infinité de combinaisons. Lesquelles semblent se réduire à une composition binaire, dans la dernière salle de l'expo. Là, une série de toiles hexagonales divisées en deux dans le sens de la longueur. D'une part, une teinte claire et plus foncée de l'autre. Puis l'inverse. Puis à nouveau dans cet ordre: claire/foncée. On ne l'aurait pas remarqué si l'artiste n'avait pas pointé cette répartition du doigt. Pas plus que cette toile qui juxtapose un magenta et un rose. Un saut bien trop long car entre les deux teintes, mille nuances de rouge auraient pu ou dû se glisser pour assurer une transition plus douce. Les choses rentrent ensuite dans l'ordre, après avoir pris un virage en angle droit, se poursuivent jusqu'au cyan sur le mur suivant. Ces menus écarts de conduite apportent la preuve que la peinture a la capacité d'accélérer et de décélérer, de traîner ou de foncer en terrain plat, en aplat, sans jamais forcer le trait, sans appuyer sur la pédale d'accélérateur, sans brusques coups de pinceau. Seule une pièce reste délibérément bloquée au point mort: c'est un néon qui peine à s'allumer et reste coincé entre marche et arrêt dans un clignotement blanc qui s'acharne en vain à faire retentir, dans cette expo chatoyante, l'écho faiblard d'un art sans couleurs.

J.La.

STÉPHANE DAFFLON U+25A6
Le Plateau, 22, rue des Alouettes,
75019. Jusqu'au 15 avril.
Rens.: www.fraciledefrance.com